

A brown bear is walking through a field of orange and purple flowers. The bear is in the foreground, looking down. The background is a dense field of similar flowers and some bare branches.

MOUNTAIN WILDERNESS
DOSSIER THÉMATIQUE #10
ÉTÉ 2020

SAUVAGES

OU TOUT SIMPLEMENT
VIVANTS

1 / PORTÉE IMAGINAIRE ET SYMBOLIQUE DE LA FAUNE SAUVAGE

GRAND ENTRETIEN - BAPTISTE MORIZOT,
POUR DE NOUVELLES ALLIANCES / P4-5

ENTRETIEN - CLAUDIE HUNZINGER,
UN ENTRECROISEMENT DE MONDES PARALLÈLES / P6

PORTRAIT - VINCENT MUNIER,
PHOTOGRAPHE DE LA VIE SAUVAGE / P7

TRIBUNE - NASTASSJA MARTIN,
ICHINSKY / P8

2 / ENJEUX CONTEMPORAINS ET COEXISTENCE

APOLLONS D'Auvergne ET DES ALPES :
LA GÉNÉTIQUE AU SERVICE DE
LA CONNAISSANCE DES ESPÈCES ? / P9

LA GESTION DES CONFLITS
LIÉS A LA FAUNE SAUVAGE / P10

ENTRETIEN - GEORGES EROME,
COMPRENDRE LA PROBLÉMATIQUE DE L'OURS / P11

QUELLE COHABITATION AVEC
LES ONGULÉS EN MONTAGNE ? / P12

LA FAUNE SAUVAGE DE MONTAGNE
À L'ÉPREUVE DES CHANGEMENTS CLIMATIQUES / P13

3 / FLORAISON DES INITIATIVES EN FAVEUR DE LA FAUNE SAUVAGE

PRATIQUES SPORTIVES ET FAUNE SAUVAGE :
MIEUX COMMUNIQUER POUR
MIEUX PROTÉGER / P14-15

PRODUIRE LA CONNAISSANCE NÉCESSAIRE
À L'AMÉLIORATION DES MOYENS
DE PROTECTION DES TROUPEAUX / P16

ENTRETIEN - JEAN-MICHEL BERTRAND,
LA NATURE PORTE EN ELLE TOUTES LES RÉPONSES / P17

PORTRAIT - MARC PEYRUSQUÉ,
VIVRE AVEC L'OURS QUAND ON EST BERGER / P18

EN COUVERTURE :
OURS BRUN DES ASTURIES © VINCENT MUNIER

MOUNTAIN WILDERNESS - N°10 - ÉTÉ 2020

MNEI - 5, PLACE BIR HAKEIM
38000 GRENOBLE
04 76 01 89 08
WWW.MOUNTAINWILDERNESS.FR
CONTACT@MOUNTAINWILDERNESS.FR
DIRECTEUR DE PUBLICATION :
F. MEIGNAN, PRÉSIDENT
COORDINATION :
A. DELASALLE, C. DELAITTRE, J.D. ABEL
CRÉDITS PHOTOS :
LES PHOTOS SONT ISSUES
DES PHOTOOTHÈQUES DES DIFFÉRENTES
SECTIONS DE MW, SAUF MENTION CONTRAIRE
MAQUETTE, MISE EN PAGE :
N. CARLI / SOURIS VERTE
IMPRESSION SUR PAPIER RECYCLÉ :
IMPRIMERIE DES DEUX-PONTS (38)
N° ISSN 2431-9465

© MICHEL ACCARY

#10

MOUNTAIN WILDERNESS
DOSSIER THÉMATIQUE #10

ÉTÉ 2020

SAUVAGES

OU TOUT SIMPLEMENT VIVANTS



ÉDITO

« SAUVAGES », OU TOUT SIMPLEMENT VIVANTS ?

Ils sont là, partout autour de nous, si nous nous ouvrons à leur présence. Ils sont juste vivants, dès le moment où nous ne les détruisons pas, ni les écosystèmes qui les abritent. Des myriades d'espèces ont en elles-mêmes légitimité à exister : parce qu'elles sont là, parce qu'elles sont issues de millions d'années d'évolution, tout comme nous, et que les espaces qu'elles habitent sont autant les leurs que les nôtres.

Faire un pas de côté permet de prendre la mesure de la coupure majeure qui a séparé l'humanité de la nature dans le monde occidental, l'amenant à considérer les autres espèces uniquement sous le rapport utile/nuisible, à leur dénier la moindre légitimité à exister, à se vouloir maître de la biosphère et de toutes les formes de vie. La récente destruction d'un ours sur une estive d'Ariège procède de cette culture profondément enracinée.

Nous le savons par nos expériences et plaidoyers quotidiens, recoudre cette coupure, cette mutilation, implique pour nous-mêmes des évolutions culturelles qui ne connaissent pas de raccourcis. Une vision du monde seulement utilitariste et matérialiste, centrée sur notre propre espèce, constitue une impasse pour l'avenir. Au contraire, en changeant

notre relation au vivant, il est possible d'assurer nos besoins ainsi que la préservation de ce qui rendra notre avenir possible et celui de millions d'espèces vivantes. Apportons du soin, de la

précaution, de l'égard au vivant, du ménagement des ressources et de la sobriété. Loin d'un horizon régressif, c'est au contraire une tension positive, visant à donner un autre sens à la vie, d'autres équilibres et fondements pour nos sociétés : un profond désir de sortir d'une course consumériste sans issue et de réinvestir notre quotidien d'autres possibilités. Nous avons besoin de nos sens, de nos intelligences, de toute la puissance de l'approche scientifique pour ralentir, sentir, goûter, découvrir, partager.

Il est parfois reproché à notre association de vouloir « ensauvager » les territoires. Notre souhait est seulement de rétablir la possibilité de coexister avec des milliers d'espèces que l'humain a éradiquées, fragilisées ou réduites à des portions de territoires dérisoires. Nous voulons prendre soin du berger autant que de l'ours, l'accompagner dans ses difficultés, de cohabitation mais aussi économiques : c'est tout le sens de notre vision d'une « montagne à vivre », qui n'exclut nullement l'être humain de ces espaces.

Mountain Wilderness est convaincue que la coexistence avec le vivant, sous toutes ses formes, amenant d'autres pratiques agricoles, forestières, de loisirs, peut être la base de projets de territoires alliant économie et ménagement des écosystèmes et des espèces. Il n'y a plus une vie à perdre !

JEAN-DAVID
ABEL

ADMINISTRATEUR DE
MOUNTAIN WILDERNESS FRANCE



PORTÉE IMAGINAIRE ET SYMBOLIQUE DE LA FAUNE SAUVAGE

1

SOURCE D'ÉMERVEILLEMENT, D'INSPIRATION, DE FASCINATION, PARFOIS DE CRAINTE, LA FAUNE SAUVAGE DE MONTAGNE EST PORTEUSE D'UNE SYMBOLIQUE ET D'UN IMAGINAIRE PUISSANTS. POUR REPENSER NOTRE RAPPORT AU VIVANT, CROISONS NOS REGARDS ET LES EXPÉRIENCES INDIVIDUELLES QUI LES FAÇONNENT. À TRAVERS L'EXPRESSION PHOTOGRAPHIQUE, LITTÉRAIRE OU ENCORE PHILOSOPHIQUE, REDÉCOUVRONS LES AFFECTS SENSIBLES QUI NOUS LIENT À LA FAUNE SAUVAGE ET LES ÉQUILIBRES DONT NOUS DÉPENDONS COMMUNÉMENT POUR PERMETTRE L'ÉMERGENCE D'UNE RELATION RÉINVENTÉE ET HARMONIEUSE AVEC LA NATURE.

HUMAINS, NON-HUMAINS : POUR DE NOUVELLES ALLIANCES

ENTRETIEN AVEC BAPTISTE MORIZOT

Par Jean-David Abel - Administrateur de Mountain Wilderness

DANS SON DERNIER LIVRE PARU EN FÉVRIER¹, BAPTISTE MORIZOT, ENSEIGNANT CHERCHEUR EN PHILOSOPHIE À L'UNIVERSITÉ AIX-MARSEILLE, DÉCRIT LA COUPURE PAR LAQUELLE L'HUMANITÉ S'EST DISTINGUÉE, RETRANCHÉE DE LA « NATURE » ET EXPLORE LES CHEMINS DE REMÉDIATION POSSIBLES, DE CHANGEMENTS DE REPRÉSENTATIONS, DE PRATIQUES, D'HORIZON.

« PEUT-ON APPRENDRE À SE SENTIR VIVANTS, À S'AIMER COMME VIVANTS ? COMMENT IMAGINER UNE POLITIQUE DES INTERDÉPENDANCES, QUI ALLIE LA COHABITATION DES ALTÉRITÉS À LA LUTTE CONTRE CE QUI DÉTRUIT LE TISSU DU VIVANT ? » EXTRAITS ET MISE EN PERSPECTIVE.

CRISE ÉCOLOGIQUE, CRISE DE LA SENSIBILITÉ

Vous insistez beaucoup sur la « coupure » instituée par la création de la notion de « Nature », l'Homme s'en excluant. Pouvez-vous décrire cela et tracer quelques pistes pour y remédier ?

La crise écologique qui est la nôtre est bien une crise des sociétés humaines : elle met en danger le sort des générations futures, les bases mêmes de notre subsistance. C'est aussi une crise des vivants : sous la forme de la sixième extinction de masse des espèces, de la "défaunation", comme de la fragilisation des dynamiques écologiques et des potentiels d'évolution de la biosphère par les changements climatiques.

La chute du monde du vivant en dehors du champ de l'attention collective et politique, c'est là l'événement inaugural de la crise de la sensibilité. Par « crise de la sensibilité », j'entends un appauvris-

sement de ce que nous pouvons sentir, percevoir, comprendre et tisser comme relations à l'égard du vivant. Une réduction de la gamme d'affects, de percepts, de concepts et de pratiques nous reliant à lui. Le problème de notre crise écologique systémique, s'il veut être compris dans sa dimension la plus structurelle, est un problème d'habitat. C'est notre manière d'habiter qui est en crise. Et notamment par son aveuglement constitutif au fait qu'habiter, c'est toujours cohabiter, parmi d'autres formes de vie, parce que l'habitat d'un vivant n'est que le tissage des autres vivants.

Il s'agit de faire de la diplomatie. Il faut des interprètes, des truchements, des entre-deux, pour faire le travail de reprendre langue avec le vivant, pour dépasser ce qu'on pourrait appeler la malédiction de Lévi-Strauss : « *Malgré les nuages d'encre projetés par la tradition judéo-*



chrétienne pour la masquer, aucune situation ne paraît plus tragique, plus offensante pour le cœur et l'esprit, que celle d'une humanité qui coexiste avec d'autres espèces vivantes sur une Terre dont elles partagent la jouissance et avec lesquelles elle ne peut communiquer ».

L'énigme toujours intacte d'être un humain est plus riche et plus poignante quand on la partage avec les autres formes de vie de la grande famille, quand on leur prête attention, quand on fait justice à leur altérité. Ce jeu de parenté et d'altérité avec les autres vivants, les causes communes qu'ils font lever en politique vitale, participent de ce qui rend si riche le "mystère à vivre" d'être un humain.

RÉINVENTER NOTRE RELATION AU VIVANT

Vous décrivez la diversité des approches culturelles par rapport au vivant et plaidez pour le soin mis aux égards dans les relations entre les espèces : pouvez-vous nous en dire plus ?

Dans les cultures animistes, l'invariant de ces relations, ce qui les caractérise, ce n'est pas l'égalitarisme abstrait, c'est qu'elles exigent toujours des égards, même à la chasse pour tuer et manger un singe, même avec un animal dit « nuisible », avec un framboisier ou un bosquet d'arbres sauvages dont on n'a pas d'usage.

Il me semble que les relations que les animistes entretiennent avec les animaux, les plantes et les rivières sont profilées de manière à permettre d'entrer en contact avec les non-humains, pour permettre un « commerce » soutenable avec eux, au sens ancien du mot, qui qualifie l'interaction négociée, aussi pacifiée et mutuellement bénéfique que possible.

L'essence de la relation moderne, telle qu'inventée par ceux qui ont conçu l'idée tardive de « Nature », c'est l'inutilité des égards entre les vivants et les non-humains : leur irrationalité. Voilà l'essence de la « Nature » des modernes : comme matière dépourvue de sensibilité et de signification propres, comme réserve de ressources dans laquelle puiser, la nature est ce envers quoi il est irrationnel et infantile d'avoir des égards. Il serait « sentimental, absurde, arriéré, superstitieux », de manifester du respect ou de la compassion pour les

animaux ou les végétaux, les rivières, les milieux. Pire : il faut dominer cette « Nature », l'organiser, la mettre au travail, la soumettre pour qu'elle ne nous submerge pas.

Ce qui se joue aujourd'hui, c'est que nos relations au vivant, aux abeilles pollinisatrices, aux forêts anciennes, aux animaux de ferme, à la microfaune des sols, sont à réinventer : ce sont ces égards qu'il faut repenser. Il ne s'agit pas pour autant d'une nostalgie anti-moderne rêvant de temps anciens où l'on vénérât la « Nature », où elle était sacrée : c'est précisément l'effort du concept d'égards que de déplacer tout le champ du problème en dehors de l'opposition entre sacré et profane, entre vénérer et exploiter.

« AJUSTER CES ÉGARDS »

S'agit-il d'une approche morale ou d'une volonté pratique, concrète, de cohabiter différemment avec le reste du vivant ?

Ce n'est pas de la morale mais un artisanat pratique, une sensibilité, comme un tailleur, sensible à la singularité, toujours prêt à retailler. Cette réinvention [des relations entre humains et non-humains] est aussi et d'abord le grand enjeu de tous les praticiens au contact des autres formes de vie (paysans, permaculteurs, forestiers, aménageurs, conservationnistes, urbanistes, architectes...), vers une transformation de nos usages des territoires.

Ce qu'il faut réinventer par-là, c'est une "cosmopolitisme" : il s'agit de retrouver et d'inventer les égards ajustés envers les autres formes de vie qui font le monde, d'être enfin un peu "cosmopolite"...

1 - Manières d'être vivant, Actes Sud, collection « Mondes sauvages », juin 2020.



UN ENTRECROISEMENT DE MONDES PARALLÈLES

ENTRETIEN AVEC CLAUDIE HUNZINGER - ARTISTE PLASTICIENNE ET ROMANCIÈRE

AVEC SON DERNIER ROMAN *LES GRANDS CERFS*, CLAUDIE HUNZINGER NOUS EMMÈNE EN MONTAGNE, CHEZ ELLE, À LA RENCONTRE DES ANIMAUX MYSTÉRIEUX, INVISIBLES ET FANTOMATIQUES QUI L'ENTOURENT. UNE AUTOFICTION PLEINE DE POÉSIE QUI VIENT BOUSCULER NOS IMAGINAIRES ET NOS REPRÉSENTATIONS DU SAUVAGE.

AU DÉBUT DE VOTRE ROMAN, VOUS APERCEVEZ CE QUE VOUS APPELEZ NON PAS UN « CERF », MAIS UN « TONNERRE DE BEAUTÉ ». POUVEZ-VOUS NOUS RACONTER VOTRE FASCINATION POUR CET ANIMAL ?

Les cerfs et moi sommes des contemporains dans les Vosges : nous y sommes arrivés en même temps, dans les années 60. Du fait de l'exode rural, les pâturages avaient été libérés et désertés. Les cerfs, ayant presque disparu de ces territoires, sont revenus progressivement. J'ai toujours considéré que nous étions un peu comme... des frères. Je m'intéresse à eux comme des clandestins. A l'origine, on repérait leurs traces, on trouvait leurs bois, on les entrevoyait. Nous savions qu'ils étaient là, mais nous ne connaissions que très peu de choses d'eux.

Ma fascination vient également de leur fabuleuse ramure. Quand je suis arrivée avec mon compagnon, les cerfs présents étaient très jeunes, les bois que nous trouvions étaient faits de 4 ou 5 épois. Au fur et à mesure de leur installation, ils sont devenus magnifiques. Cette ramure est le roman de leur vie. Elle raconte leurs chagrins, leurs bonheurs, s'ils ont été blessés ou malades... C'est toute leur histoire que nous pouvons y lire.

DANS VOTRE LIVRE, SE TROUVENT DES RÉFÉRENCES AUX PEINTURES RUPESTRES DE LASCAUX, À L'ILIADÉ D'HOMÈRE. QUELS LIENS AVEC L'IMAGINAIRE ENTOURANT LE CERF ?

Nous ne savons pas ce que représentaient les cerfs pour les humains de la préhistoire. Pourquoi apparaissent-ils majoritairement dans les représentations rupestres, aux côtés des bisons ? Ils sont peints comme des forces magnifiques, des présences. En temps qu'artistes plasticiens, nous avons beaucoup étudié les peintures de Lascaux avec mon compagnon. Couleurs, pigments, nous en sommes assez proches.

Quant à l'épopée de l'Illiade, c'est un récit de guerre qui fait référence à la période de combat et de brame du cerf. Une histoire de rapt, où les mâles se livrent à des combats similaires à ceux des guerriers. Ceci en vue de conquérir les femelles des autres clans, des autres cerfs. Un autre moyen, peut-être, de relier le monde des non-humains au monde humain...

POUVEZ-VOUS EXPLICITER CE TERME, D'ANIMAUX NON-HUMAINS ?

Ce terme est de plus en plus utilisé actuellement. La notion de communauté du vivant émerge fortement, où, en son sein, les Hommes (animaux humains) et les Animaux (animaux non-humains) ne sont plus séparés ni opposés. Il est par ailleurs intéressant de chercher ce qui dans les non-humains, comme les cerfs, se rapproche des comportements humains. Pour exemple la fraternité du clan. Ou à l'inverse ce qui dans l'humain est considéré comme non-humain. La peur, l'effroi... Ce terme d'animaux non-humains fédère une communauté et réfute la hiérarchisation des espèces.



VOUS ÉCRIVEZ « JE N'IMAGINAIS ABSOLUMENT PAS QUE LE ROMAN DE NATURE QUI COMMENÇAIT À M'HABITER ALLAIT PRENDRE LE VISAGE DE LA SOCIÉTÉ ELLE-MÊME », QUE VOULEZ-VOUS DIRE ?

Je pensais au départ écrire un roman sur les cerfs, un roman de nature. Mais mon propos a pris une autre tournure. La société entière est sous l'emprise du rendement, tandis qu'au creux des forêts de véritables « mondes » s'offrent à nous. J'habite au beau milieu d'une succession, d'un entrecroisement, d'une superposition de mondes parallèles. Celui des fougères, des oiseaux, des renards, des blaireaux, des cerfs... et de la forêt en elle-même.

QUE VOULEZ-VOUS RACONTER, EXPLORER, À TRAVERS L'ÉCRITURE ?

Je souhaite explorer les marges, particulièrement en tant que féminin. La nature se révèle en marge par rapport au centre de notre monde. Sans vouloir essentialiser la notion de féminin, je pense qu'elle est très liée à l'animal et au végétal. Une relation singulière. Je n'ai jamais pu dire, a contrario de certains penseurs et philosophes masculins, que je me sentais confrontée à une altérité radicale face à l'animal. C'est même plutôt l'inverse. Il m'arrive de croiser un inconnu accompagné de son chien et de me réfugier dans le regard du chien.

C'est dans cette mesure qu'il est pour moi si fondamental d'écrire, de raconter et d'éveiller les consciences. Les mots nous permettent de mener des missions, de parler de ressentis, de sensations, de perceptions. Les mots disent notre indignation... et notre chagrin.



PORTRAIT

VINCENT MUNIER

PAR CAMILLE
ALÉZIER

BÉNÉVOLE DE
MOUNTAIN WILDERNESS

DEPUIS PLUSIEURS ANNÉES, VINCENT MUNIER SOUTIENT LE TRAVAIL DE MOUNTAIN WILDERNESS. IL NOUS OFFRE L'USAGE DE CERTAINES DE SES PHOTOS, NOUS EXPRIME SA RECONNAISSANCE, DISCRÈTEMENT IL NOUS ENCOURAGE. SES CLICHÉS NOUS RAPPELLENT À CHAQUE INSTANT CE POUR QUOI NOUS SOMMES MOBILISÉS. PLACE À SES MOTS : RARES, NUANCÉS, PÉTRIS DE DOUTES ET DONC DE VÉRITÉ.

PHOTOGRAPHE DE LA VIE SAUVAGE

GRANDIR CŒUR ET CORPS AVEC LA NATURE

Vincent a grandi dans la plaine des Vosges, au pied des montagnes. La nature était à quelques mètres de la maison, omniprésente, comme dans l'engagement politique de son père. Ce fut une enfance pleine de terre et d'égratignures, passée à vagabonder avec ses frères et sœurs dans les friches et les bois. Il a grandi en s'éveillant peu à peu à la nature et c'est notamment dans les vieilles forêts vosgiennes, marchant longuement de sapinières en tourbières, que Vincent a appris les secrets du vivant, les heures d'affût et le poids symbolique de certaines silhouettes, comme celle, sombre, du Grand Tétrás. Très tôt, il a compris les menaces. Pollution des rivières, grands projets de remontées mécaniques, disparition des espèces... Les manifs étaient monnaie courante pour la famille Munier.

À 12 ans, Vincent photographie une chevette. La photo est légèrement floue, maladroite, mais c'est à cet instant qu'il comprend la magie d'un tel acte. Photographe... Figer des visions sauvages, des rencontres fugaces. Dès lors, il n'a plus qu'une idée en tête : rôder, affûter et passer ses journées dehors. Il accumule de l'expérience, participe à quelques concours, publie dans de beaux ouvrages et à sa grande surprise, il en fait son métier. Ce qui venait du plus profond de l'enfance, un émerveillement primitif et muet, il en fit peu à peu son langage.

LA PHOTO COMME PORTE-PAROLE DU VIVANT

Pour ce vosgien réservé, la notoriété est un combat de chaque instant. Il se pense en simple artisan au service de la beauté. Son outil : la photographie. Sa poésie à lui, ce sont ces instants fulgurants où le monde, soudain, s'ouvre. Incarnée par des cervidés majestueux, des passereaux cristallins ou des brumes de l'au-delà, il dit la présence. Bien plus à l'aise derrière l'appareil, dissimulé

dans le silence des taïgas, Vincent lutte toutefois au nom d'une certaine éthique pour rencontrer son public.

Son engagement militant prend de plus en plus de place dans son activité de photographe et il multiplie les projets dans ce sens. Parti avec Marie Amiguet sur les traces des derniers lynx des Vosges puis dans les Asturies pour co-réaliser le film *Ours, simplement sauvage*, Vincent veut pulvériser ce préjugé qui nous incite à voyager sans fin. Non, le sauvage n'a rien de lointain, il est à notre porte, même là où l'Homme pose une trace légère et respectueuse. Il prépare par ailleurs une exposition sur les grands prédateurs et tous ces animaux dits « nuisibles », révélateurs de notre rapport utilitariste au sauvage. Les forêts font également l'objet d'un travail en cours. Désormais surexploitées, leurs essences diminuent et emportent avec elles la splendeur passée des arbres centenaires.

PESSIMISTE EN PENSÉE, OPTIMISTE EN ACTES

Vincent travaille donc pour amener du changement, il s'insurge et crée avec ferveur. Pourtant, on sent entre ses mots poindre l'écœurement. Bien sûr, il a l'élégance de ne pas s'y attarder et préfère remercier les forces vives qui luttent au quotidien pour préserver les écosystèmes. Mais la lassitude est là, sourde, face à cette précipitation hors du bon sens, loin de la beauté, face à la furie des Hommes pour contrôler, asservir et éliminer le vivant, face à l'injustice d'un monde à deux vitesses. Comme beaucoup d'entre nous, il se sait, malgré lui, pessimiste en pensée et optimiste en actes, mu par la nécessité de tout donner à cette infime possibilité d'alternative.

Son remède à la mélancolie ne varie pas : raviver la puissance de notre part d'enfance. Revenir à l'émerveillement, intact et sans cesse renouvelé. S'engager totalement en mettant en jeu sa fragilité, sa vulnérabilité face au sauvage. Et à quatre pattes devant l'animal, prendre le parti du vivant.

ICHINSKY

PAR NASTASSJA
MARTIN

ANTHROPOLOGUE
ÉCRIVAIN

LES ÊTRES DU MONDE RÉPONDENT TOUJOURS À NOS ACTES

Je me débarrasse du fusil, remonte mes manches pour considérer les égratignures. La sente que nous avons empruntée pour arriver jusqu'au lac était étroite, c'est pas de l'élan ni du caribou je pense, sûrement de l'ours, vu la hauteur des taillis au-dessus du tunnel, un mètre quarante pas plus. Le feu crépite enfin, je suis assise derrière lui dans l'axe du vent, les moustiques me lâchent cinq minutes. A travers les volutes de fumée je regarde le volcan, un chapeau de nuages m'empêche de distinguer le sommet, mais j'ai pour la première fois un point de vue dégagé sur le chaos de lave au-dessus de la ligne végétale, la moraine qui grimpe en Sud, la pente Est depuis le sommet, le glacier suspendu sous le nuage, les couloirs rocheux à sa gauche. Je revois la bien-nommée Denali, son envergure, comme l'Ichinsky incomparable aux montagnes européennes que j'habite. Je pense à l'incroyable ambition coloniale de mon peuple, qui la débaptisa de son nom Gwich'in il y a plus d'un siècle pour l'associer à celui d'un gouverneur prétentieux de l'Ohio ; au missionnaire Stuck qui y planta la croix et le drapeau en 1913, acquérant par-là les moyens de considérer depuis les cieux le réseau de relations formé par le monde des chasseurs-cueilleurs alaskiens en bas, de les observer comme Dieu lui-même observe le fruit de sa création ; je pense encore à toutes les ascensions qui lui succédèrent, acérant toujours plus le regard occidental, désormais splendidement dominant, enfin séparé des forêts et de leurs drames quotidiens, instituant une bonne fois pour toutes cette relation à la nature qui est la nôtre, simultanément dominée et sublimée, éjectant tous les collectifs indigènes qui se figurent leurs relations au monde sur un plan horizontal et non exclusif, d'être vivant à être vivant.

Nastia ! Tu rêves ou quoi ? Me lance Andreï en remontant du lac, la bouilloire remplie d'eau. Qu'est-ce que tu regardes ? Des lignes. Des lignes ? Oui, des lignes de ski. J'ai presque honte en lui disant, voyant l'abîme d'incompréhension qui s'ouvre dans ses yeux. Quoi, là-haut c'est la mort et la vie c'est en bas, c'est ça ? Je lance ironiquement. Il secoue la tête. Non, mais là-haut tu ferais mieux de pas trop les déranger. C'est là que tous les animaux que nous chassons trouvent leur origine, fécondés par les esprits de la rivière Icha qui prend sa source dans le glacier. Icha, Inchinsky. J'éclate de rire. Ici au moins, les colons ont simplement russifié le nom Even. Andreï me met une tasse de thé dans les mains, allume une cigarette et plonge ses yeux dans les miens. Le volcan est un pont entre les mondes dit-il. Il unit accidentellement les puissances du feu de la pierre avec celles de l'eau et de l'air. Toutes les formes de vie en bas en proviennent. C'est un ventre du monde, une matrice. J'acquiesce. Quand tu y vas, habite la ligne de crête, celle où tu te tiens à la lisière de tout, comme les loups et les bouquetins là-haut. Pense-toi comme l'un d'entre eux ; et traverse le volcan avec mesure et délicatesse, comme si tu marchais avec un ancien, un ancien qui te porte. Ok. J'essaierai. Andreï se lève pour aller chercher des baies dans les buissons en contrebas. Je m'allonge dans l'herbe, ferme les yeux.

Serait-il possible, chez nous, de désirer sauver les montagnes d'une mort certaine parce qu'elles nous préexistent et parce que quelque chose de leur verticalité solide persiste dans nos os et dans nos structures ? Pourrions-nous développer une affectation antéhumaine, antéanimale même, pour tous les ventres du monde qui rendent la vie possible sur terre ? Que se passera-t-il si ces matrices se déstructurent et s'effondrent ? Allons-nous à notre tour nous démanteler du dedans, lorsqu'il n'y aura plus personne à l'extérieur pour nous tenir dans nos attaches ? Un volcan en amont d'une rivière, une montagne en amont d'un fleuve, une chaîne en amont des grands lacs, et la vie, partout autour, dedans et au-delà ? « Les êtres du monde répondent toujours à nos actes » disent les collectifs animistes du Grand Nord. De notre côté, nous avons conquis toutes les montagnes par tous les bords, et quand il a fallu les démocratiser, nous avons même mis des pylônes dessus. Et si « se retirer », c'était faire preuve de compassion et de bienveillance envers une très vieille aïeule sans laquelle rien de vivant n'existerait ? Si les montagnes sont le logis des puissances de vie en formation, qu'on se figure la violence de notre avidité, toujours prompts à imprimer notre marque en tous lieux. Je pense ce jour-là : nous sommes en train de signer notre arrêt de mort, en soumettant tout ce qui vit à de multiples catastrophes lorsque la brisure des liens sera achevée et consommée. Andreï remonte, les mains pleines de provisions. Rassemble tes affaires, faut y aller. La route est encore longue.

CHEVÈTTE D'EUROPE - FERRÈRE - LA MOTTE EN CHAMPSAUX © MARC CORAIL - PARC NATIONAL DES ÉCUMES



ENJEUX CONTEMPORAINS ET COEXISTENCE

LES BOULEVERSEMENTS ENVIRONNEMENTAUX ET CLIMATIQUES CAUSÉS PAR L'ACTIVITÉ HUMAINE ET L'OCCUPATION DES TERRITOIRES ONT ENGENDRÉ DES PROBLÉMATIQUES SPÉCIFIQUES ET COMPLEXES CONCERNANT LA FAUNE SAUVAGE DE MONTAGNE. À TRAVERS CETTE SECONDE PARTIE, NOUS VOUS INVITONS À DÉCOUVRIR LES APPROCHES SCIENTIFIQUES D'UN CERTAIN NOMBRE DE SPÉCIALISTES. ILS ŒUVRENT TOUTE L'ANNÉE POUR PRODUIRE DE LA CONNAISSANCE ET DE L'INFORMATION, POUR NOUS PERMETTRE D'APPRÉHENDER, DE MANIÈRE ÉCLAIRÉE, CES NOUVEAUX ENJEUX.

APOLLONS D'Auvergne ET DES ALPES : LA GÉNÉTIQUE AU SERVICE DE LA CONNAISSANCE DES ESPÈCES

Par Suzanne Foret - Conservatrice de la Réserve naturelle des Hauts de Chartreuse

ON ESTIME À 60 % LA POPULATION D'ANIMAUX SAUVAGES AYANT DISPARU DEPUIS LES ANNÉES 70'. UN CONSTAT ALARMANT. SERIONS-NOUS EN TRAIN DE VIVRE LA SIXIÈME EXTINCTION DE MASSE DES ESPÈCES ? QUAND LA BIODIVERSITÉ DÉCLINE, L'UNE DES SOLUTIONS PALLIATIVES ENVISAGÉES PAR L'HOMME EST LA RÉINTRODUCTION D'ESPÈCES SUR UN TERRITOIRE DONNÉ. SUZANNE FORET, CONSERVATRICE DE LA RÉSERVE NATURELLE DES HAUTS DE CHARTREUSE, NOUS APPORTE UNE EXPERTISE QUANT AU RÔLE ET AUX AVANCÉES DE LA RECHERCHE EN GÉNÉTIQUE ET PLUS GLOBALEMENT SUR LA NÉCESSITÉ D'UNE CONNAISSANCE ÉTHOLOGIQUE ET HISTORIQUE ÉCLAIRANT LA PRISE DE DÉCISION D'UNE RÉINTRODUCTION, À TRAVERS L'EXEMPLE D'UNE GRANDE ESPÈCE DE PAPILLON.

L'Apollon ou *Parnassius apollo* est un papillon de jour emblématique de nos montagnes. Protégé au niveau européen, cette espèce est fortement en déclin depuis quelques décennies. Les Parcs naturels régionaux des Bauges, de Chartreuse, du Vercors avec leurs réserves naturelles et la Réserve naturelle nationale de Chastreix-Sancy en Auvergne ont décidé d'engager un travail d'analyses génétiques sur cette espèce en 2019. En collaboration avec le Laboratoire d'Écologie Alpine de Grenoble (LECA) et l'association Flavia ADE (Association dauphinoise d'entomologie), l'objectif est de mieux connaître l'espèce et ainsi apporter des solutions pour mieux la préserver.

LES LEÇONS DE L'ADN

Le papillon étant capturé au filet sur le terrain, le prélèvement d'une patte, sans conséquence sur sa survie, permet d'avoir accès à l'ADN (l'ensemble des informations génétiques). Les premiers résultats de ces analyses génétiques confirment l'absence de sous-espèces au sein même des Alpes, historiquement évoquées dans la littérature scientifique. Ils démontrent également que les populations d'Auvergne sont génétiquement bien distinctes de celles des Alpes et que la diversité génétique de l'Apollon en Auvergne est particulièrement faible.

UNE RÉINTRODUCTION IMPOSSIBLE ?

Le fait d'être en présence d'une seule ou de plusieurs entités génétiques distinctes en Auvergne-Rhône-Alpes peut avoir des incidences pour la préservation de l'espèce. En effet, les menaces et les

enjeux de conservation ne sont pas les mêmes en Auvergne et dans les Alpes. Cela peut orienter différemment les travaux de gestion des espaces naturels ou la priorité donnée à la sauvegarde de l'espèce dans le Massif central. Un projet de réintroduction d'Apollons alpins en Auvergne pour renforcer les populations auvergnates ne peut s'envisager, au risque de réintroduire des gènes qui ne sont pas compatibles avec les populations locales. A contrario, l'absence de différences génétiques entre les Apollons des différents massifs alpins ouvre la porte à des déplacements ou renforcements de populations en cas de nécessité.

UN DÉCLIN À PLUSIEURS VITESSES SELON LES TERRITOIRES

Ces travaux ont également permis d'identifier les conditions de vie les plus favorables à la reproduction et au déplacement de l'Apollon au niveau des milieux, de retracer l'histoire des populations en déterminant les périodes où elles se sont trouvées génétiquement séparées et d'identifier les déclin ou expansions des populations au cours de l'histoire. Ainsi, on pense à un déclin important et continu en Auvergne depuis plus de 3000 ans qui s'accroît continuellement, tandis que les populations des 3 massifs alpins étudiées ont connu un déclin plus récent, il y a quelques centaines d'années. Seule la population des Bauges semble connaître une expansion dans les dernières décennies.

De ce travail ont découlé de nombreuses pistes de recherche notamment pour savoir si les Apollons du Massif central sont génétiquement distincts des Apollons des Pyrénées.

1 - Sources : www.pole-invertebres.fr/apollons-dauvergne-et-des-alpes-la-recherche-sen-mele



PARNASSIUS APOLLO - VALLON DE NÉVACHE - 2010 © SUZANNE FORET

LA GESTION DES CONFLITS LIÉS À LA FAUNE SAUVAGE

Par Coralie Mounet - Chercheuse au laboratoire de sciences sociales PACTE¹

On observe des différences prononcées dans la publicisation des conflits liés aux grands prédateurs et celle ayant trait au reste de la faune sauvage. Ainsi, les conflits locaux autour de la gestion du sanglier débordent ces dernières années au niveau national, par leur importance et la difficulté à trouver des solutions satisfaisantes pour les mondes agricoles et cynégétiques. Pour autant, cette espèce ne déchaîne pas les passions au-delà de la sphère des personnes directement concernées par sa gestion (chasseurs, agriculteurs, gestionnaires d'espaces protégés). La plupart des protagonistes appartenant à un même tissu local², le différend est souvent étouffé ou régulé entre voisins avant d'être trop médiatisé. Mais surtout, le principal mode de gestion de la présence de cet animal relève de l'échelle locale, à travers la chasse.

Il en est tout autre pour la gestion du loup. Entouré d'un imaginaire puissant, le loup passionne, bien au-delà des protagonistes directement concernés. Outre la place mystique conférée à cet animal, sa gestion fait intervenir les échelons nationaux et internationaux inhérents au statut de protection de l'espèce. Ainsi, les protagonistes ne se limitent pas à un même tissu social et ne sont pas nécessairement présents sur le territoire local en question. Ces différentes raisons expliquent en partie l'emballement médiatique autour du loup. Les avis se polarisent et les stéréotypes s'accumulent dans les deux camps, clivant des « pro » et des « anti ».

LE CAS EMBLÉMATIQUE DU PASTORALISME

Si l'on cherche à relativiser la prédation du loup sur les troupeaux d'élevage, il est possible de s'intéresser aux données statistiques. Il apparaît alors que les attaques concernent proportionnellement peu de bêtes. Les cheptels français, basés sur un modèle extensif, sont de plus en plus conséquents et les causes de mortalité, plurielles. Ce calcul est cependant limité car il ne prend pas en compte l'ensemble des dimensions en jeu. Les attaques peuvent en effet impliquer une lourde charge émotionnelle au quotidien pour les éleveurs et bergers, en particulier lorsqu'elles se concentrent sur

certaines exploitations. Elles remodelent les pratiques et les techniques de ces métiers, engendrant parfois des risques psycho-sociaux et bouleversant les identités professionnelles. Les relations sociales qu'entretiennent ces professionnels avec les autres usagers des espaces naturels se modifient avec la présence de chiens de protection toujours plus nombreux. L'ensemble des rapports aux lieux s'en retrouve troublée, que ce soit pour les brebis, les éleveurs, les bergers et les pratiquants.

Au final, les espaces ruraux sont la scène d'une apparente contradiction : « Protégez l'environnement, mais aussi le travail sur le territoire ! ». Une double injonction parfois difficile à tenir, en raison de la diversité des enjeux environnementaux et sociaux sous-jacents. De quoi parle-t-on quand il s'agit de protéger l'environnement ? Du loup ? Des écosystèmes ? Des paysages ? De même, quelles activités humaines souhaite-t-on préserver ?

QUELQUES PISTES POUR LA GESTION DES CONFLITS

Afin de gérer ces conflits au mieux, il convient alors d'intervenir sur deux axes : d'un côté, se poser la question, d'un point de vue politique, du devenir des territoires ruraux et de notre rapport à la nature ; et de l'autre trouver des solutions techniques. L'importance d'avoir un débat démocratique et une réelle médiation entre les différents acteurs est cruciale. Si, dans l'exemple du loup, le débat actuel concerne majoritairement le monde des éleveurs, des chasseurs et des naturalistes, au vu de sa portée symbolique dans la société, il se doit d'être plus collectif afin que la responsabilité puisse être portée par tous. Prenons pour exemple, nos manières de consommer – notre alimentation mais aussi nos espaces récréatifs – qui impactent et modèlent les paysages, favorisant, ou non, certaines activités pastorales au sein des espaces ruraux.

De plus, si pendant trop longtemps a été cherchée une solution unique, il apparaît très clairement que celles-ci doivent être multiples et combinées. Il existe une diversité des situations sociales, géographiques, animales... C'est pourquoi les réponses se doivent d'être contextualisées et non pas génériques.

1 - Coralie Mounet est chercheuse au Laboratoire de sciences sociales PACTE et affiliée au Centre national de la recherche scientifique (CNRS). Elle présente en 2007 une thèse intitulée « Les territoires de l'imprévisible. Conflits, controverses et "vivre ensemble" autour de la gestion de la faune sauvage ». Elle porte actuellement un projet de recherche-action aux côtés d'Espace Belledonne et la Fédération des Alpagnes de l'Isère, intitulé « Responsabilités collectives et solidarités dans la gestion des effets des loups en Belledonne : comment territorialiser la conservation de la biodiversité en prenant soin de la dimension habitante ? ».

2 - À nuancer néanmoins, car les chasseurs sont de plus en plus urbains.





© VINCENT MUNIER

COMPRENDRE LA PROBLÉMATIQUE DE L'OURS

**ENTRETIEN AVEC GEORGES EROME, MAMMALOGISTE, PILOTE DU RÉSEAU
BIODIVERSITÉ DE FRANCE NATURE ENVIRONNEMENT AUVERGNE RHÔNE-ALPES**

**UN OURS A ÉTÉ TUÉ ILLÉGALEMENT EN JUIN DANS LES PYRÉNÉES.
QU'EST-CE QUE CELA EXPRIME, SELON VOUS ?**

Sur le fond, cela dit une intolérance profonde par rapport à la présence de cette espèce : « *cette montagne est à moi et à personne d'autre* ». Mais ma première réaction est d'abord basique : Il s'agit d'un nouvel acte de destruction délibéré d'une espèce protégée qu'il convient de sanctionner avec la plus extrême fermeté. Au-delà de cette réaction spontanée, je pense et je souhaite que l'État envoie, cette fois, un message très fort aux activistes anti-ours, qui dépasse le cadre des déclarations habituelles : « *Pour un ours tué, deux ours seront réintroduits* ». Et on les réintroduit effectivement et rapidement. Une réponse de cette nature présenterait un double intérêt. D'abord, pour ceux qui prônent l'éradication de l'espèce : moins 1 égale plus 2. Même sans être agrégé de mathématiques, on peut facilement comprendre l'impact. Ensuite cette décision témoignerait, sans ambiguïté, de la volonté de l'État d'assurer avec détermination la présence de cette espèce dans notre pays.

**D'OÙ PROVIENT CETTE "APPROPRIATION" DES ESPACES NATURELS,
ICI DE LA MONTAGNE, PAR L'HOMME ?**

Cette attitude n'est pas spécifique à une de nos régions particulière. Dans les Alpes, on retrouve les mêmes mécanismes et les mêmes arguments : « *Je suis chez moi et ce n'est pas Paris qui dictera sa loi* ». Parce qu'ils occupent cet espace, certains ruraux considèrent qu'ils en sont les uniques propriétaires et gestionnaires, en s'appuyant sur des justificatifs qu'ils ont construit à leur mesure. Deux exemples pour s'en convaincre. D'une part, si l'on écoute les arguments développés par des responsables agricoles, sans pastoralisme, la biodiversité s'étiolerait gravement en montagne. Or, si on suit les experts en botanique il s'avère que la vérité est nettement plus

nuancée. D'autre part, si l'on écoute les responsables cynégétiques, sans une « régulation » par les armes, la faune sauvage envahirait nos territoires. Or, il suffit de regarder dans les zones où la chasse n'est pas pratiquée (parcs nationaux, réserves naturelles) pour comprendre que c'est la capacité biologique des milieux qui constitue le vrai facteur limitant.

Au-delà des arguments partisans, même s'ils sont martelés dans les médias, c'est la vérité scientifique, et elle-seule, qui devrait s'imposer.

*« C'est la vérité scientifique,
et elle seule, qui devrait s'imposer »*

**EXISTE-T-IL D'AUTRES RELATIONS À L'OURS DANS D'AUTRES PAYS,
MÊME NON LOIN EN EUROPE ?**

Après avoir étudié les derniers ours pyrénéens en Béarn pendant plus de 20 ans, je vais maintenant régulièrement en Espagne voir ceux qui occupent les montagnes Cantabriques. Et là, j'entre dans un autre monde, une autre culture. Si le braconnage subsiste encore (les abrutis n'ont pas de passeport spécifique), l'omerta a disparu. L'ours est devenu un vecteur économique significatif dans plusieurs vallées où son image est très largement utilisée, et la détermination des administrations pour la protection et la valorisation de la faune sauvage (ours en particulier) est ici, effective ! Voir l'ours dans ces montagnes n'est pas difficile.

Cela se traduit en chiffres : en 2000, il y avait dans les Cantabriques environ 80 ours, avec 10 femelles reproductrices cette année-là, et la naissance de 10 oursons. En 2018, il y avait environ 280 ours, avec 40 femelles reproductrices et 75 oursons. Moi aussi j'ai fait un rêve...

QUELLE COHABITATION POUR LES ONGULÉS EN MONTAGNE ?

Par François Moutou - Épidémiologiste

Bouquetins et chamois représentent les deux types indigènes d'ongulés présents dans les massifs montagneux européens. Outre le bouquetin des Alpes et le bouquetin ibérique, réintroduit dans les Pyrénées depuis 2014, coexistent deux autres espèces dans le Caucase : le bouquetin du Caucase (*Capra caucasica*) à l'ouest de la chaîne et le bouquetin oriental (*Capra cylindricornis*) à l'est. Les chamois, quant à eux, sont rassemblés en deux groupes de 3 espèces, d'un côté les chamois des Alpes, des Carpates et du Caucase, de l'autre les isards des Cantabriques, des Pyrénées et des Abruzzes.

DES ESPÈCES DOMESTIQUES IMPORTÉES

Une balade vers les alpages en été, y compris dans les zones protégées comme les parcs nationaux, permet souvent de rencontrer d'abord des troupeaux de chèvres et de moutons. Les espèces sauvages dont la domestication a abouti à ces deux animaux d'élevage n'existent pas en Europe. Il s'agit d'une part de la chèvre égarre et d'autre part du mouflon du Moyen-Orient. Tous deux se rencontrent encore en Anatolie et dans la chaîne du Zagros, dans l'ouest iranien, où leurs faibles effectifs nécessitent des mesures de protection. En effet, la domestication n'est pas une forme de conservation des espèces sauvages.

Après le début du néolithique, les éleveurs en déplacement vers l'ouest réintroduisent peu à peu chèvres et moutons, dans ce qui est devenu l'actuel territoire européen. Il en résulte un partage de l'espace imposé, au moins une partie de l'année, avec les deux ongulés sauvages précédemment cités. Pour compliquer un peu, des mouflons ont été introduits dans certains massifs montagneux européens durant le 20^e siècle pour des raisons cynégétiques¹. Mouflons ? Pas tout à fait. Il s'agit des animaux présents dans les montagnes corses et qui descendent des « proto-moutons » importés d'Asie Mineure par les premiers habitants de l'île voici quelques millénaires. Ces animaux ont été croisés avec des mouflons asiatiques ainsi que des moutons domestiques avant d'être lâchés en différents points du territoire européen. On peut donc considérer, raisonnablement, les mouflons de nos montagnes comme issus d'une « construction » en partie sauvage et en partie domestique.

UN RESPECT NÉCESSAIRE, DES CRIQUETS AUX CHAMOIS

La cohabitation des espèces actuelles est certainement possible mais nécessite quelques ajustements compris et partagés. En zone protégée pour la biodiversité, l'élevage ne peut pas imposer ses règles. Comme la démographie est en faveur des troupeaux domestiques, la charge à l'hectare d'alpage doit respecter la végétation et les autres herbivores, des criquets aux chamois. La présence trop importante des troupeaux repousse les ongulés sauvages plus haut dans la montagne, vers des zones moins riches, moins favorables. Or bouquetins et chamois n'ont pas trop de toute la belle saison pour constituer des réserves avant l'hiver. De plus, les traitements chimiques anti-parasitaires ou anti-infectieux des animaux d'élevage, doivent avoir lieu avant la montée en alpage sur des sites adaptés, afin de permettre l'élimination naturelle des molécules utilisées. Au printemps, le moment du début de la transhumance doit respecter le cycle reproducteur des espèces sauvages alpines : les oiseaux nichant au sol comme les galliformes sont notamment particulièrement sensibles au dérangement.

UNE SURVEILLANCE RIGOREUSE DES TROUPEAUX

Enfin, les troupeaux domestiques doivent rester sous la surveillance et la responsabilité de leurs propriétaires. L'observation de chèvres ou de moutons « abandonnés » à l'automne pose problème. En effet, chèvres et bouquetins peuvent s'hybrider en raison des contacts rapprochés des espèces et déboucher sur des épidémies. C'est ainsi que l'on explique le passage de la brucellose caprine aux bouquetins du massif du Bargy en Haute-Savoie, peu avant la fin du 20^{ème} siècle. Le foyer a été découvert en 2012, plus d'une décennie après la contamination, à l'occasion d'un cas bovin et de deux cas humains, maîtrisés, les seuls à ce jour.

Malgré l'absence d'urgence sanitaire reconnue et l'originalité de la situation, les autorités n'ont trouvé comme seule réponse que l'abattage de tous les bouquetins du massif, espèce par ailleurs protégée, presque disparue des Alpes au tournant 19^e-20^e siècles, toujours en phase de récupération. Après études, expertises, décisions brutales et abattage d'environ 500 animaux, le sort des survivants est toujours en suspens... Entre raison et politique.

1 - La gestion cynégétique, qui est une partie de la gestion de faune sauvage, regroupe les actions, plus ou moins coordonnées, de la part ou pour le compte des chasseurs, d'une partie des espèces sauvages d'un territoire. Elle concerne souvent le grand gibier, le petit gibier et le gibier d'eau.



BOUQUETIN DES ALPES, RUT © HÉLÈNE QUELLIER (PARC NATIONAL DES ECRINS)

LA FAUNE SAUVAGE DE MONTAGNE A L'ÉPREUVE DES CHANGEMENTS CLIMATIQUES

Par Anne Delestrade - Écologue au Centre de Recherches sur les Écosystèmes d'Altitude¹

À l'échelle des Alpes, les températures annuelles ont connu un accroissement de 2°C cours du 20^e siècle. Un chiffre 2 fois plus élevé qu'à l'échelle de l'hémisphère nord. Les écosystèmes de montagne sont en majorité gouvernés par la température, avec des saisons très marquées et des variations de climat importantes en fonction du relief. On note sans surprise que leur spécificité la plus marquante est la présence de neige au sol en hiver. Sa réduction, sous l'impact du réchauffement, entraîne un allongement de la saison de croissance ou d'activité pour le vivant. Les espèces d'altitude, souvent peu productives car adaptées à mener leur cycles de développement en un temps très court, vont ainsi avoir du mal à supporter la concurrence des espèces adaptées à des températures plus élevées et plus productives. Les espèces spécialistes très dépendantes de conditions froides ou de la présence de la neige, comme celle du lagopède alpin ou du lièvre variable, sont donc les plus affectées par ces changements de conditions.

§ ADAPTER À UN CHANGEMENT DE MILIEU...

Mesurer l'évolution des populations animales n'est pas chose aisée en montagne. Les données historiques n'étant pas légion, les comparaisons en sont par conséquent limitées. Pour suivre les changements, il convient d'étudier la dynamique des populations par recensement répété sur les mêmes sites, selon un même protocole de comptage. L'idéal pour appréhender cette dynamique est de suivre sur le long terme des individus marqués.

Force est de constater que les changements climatiques induisent en montagne une redistribution marquée des espèces et des milieux. On observe une remontée en altitude des espèces à la recherche de conditions climatiques favorables. Toutes ne peuvent cependant pas migrer à la même vitesse : la composition des écosystèmes est en conséquence amenée à se modifier. Les forêts, les landes et les zones de retrait glaciaire s'accroissent, tandis que les zones de combes à neige décroissent. Bien plus qu'une remontée en altitude, c'est une recomposition du paysage tout entier qui s'opère. Les animaux ont le choix de migrer, de s'adapter à de nouvelles ressources et de changer leurs rythmes d'activité ou à défaut de voir leurs populations diminuer jusqu'à disparaître.

On observe par ailleurs une désynchronisation entre les espèces dans l'écosystème. Pour la faune, il faut par exemple que les besoins s'accordent avec la disponibilité des ressources. Pour les grands herbivores comme le bouquetin ou le chamois, la date de mise bas ne dépend pas des conditions printanières mais plutôt de la date de l'accouplement qui a lieu à l'automne. Les années à hiver et/ou printemps chaud produisent un décalage entre le pic de productivité de la végétation et les besoins en herbe des bouquetins. Une mortalité plus importante des jeunes bouquetins a ainsi été observée les années aux printemps précoces.

... AVANT QU'IL NE SOIT TROP TARD

Il ne faut pas oublier que la principale caractéristique de la biodiversité est d'évoluer et de s'adapter aux conditions de l'environnement. Rien n'est figé dans la nature. Néanmoins, les changements climatiques en cours sont tellement rapides et d'une telle ampleur que le challenge est de taille pour la biodiversité. Il faut en effet plusieurs générations pour permettre l'adaptation d'individus aux nouvelles



© VINCENT MUNIER

conditions. Ces changements climatiques interviennent par ailleurs alors que la biodiversité est déjà en crise face aux autres pressions exercées par l'Homme sur la planète (fragmentation et destruction des habitats disponibles, apport massif d'intrants...).

Enfin, les espaces d'altitude peuvent être perçus comme des refuges potentiels, car de nouvelles zones vont être colonisables, comme celles de retrait glaciaire. De nouveaux espaces seront disponibles, du moins dans les massifs les plus élevés. Mais offriront-ils les bonnes conditions, au bon moment et à temps ? Il est donc impératif, pour éviter une banalisation de la biodiversité des territoires de montagne, de limiter les pressions liées aux activités humaines, en permettant ainsi aux espèces de transiter jusqu'à ces espaces, de s'y développer et d'y circuler.

1 - Le CREA Mont-Blanc est une ONG scientifique dont la mission est d'explorer l'impact du changement climatique sur la biodiversité et de partager ces connaissances avec les décideurs et les citoyens.

FLORAISON DES INITIATIVES EN FAVEUR DE LA FAUNE SAUVAGE

PRATIQUES SPORTIVES, ACTIVITÉS TOURISTIQUES OU PASTORALES, LES ACTIVITÉS HUMAINES NE SONT PAS SANS CONSÉQUENCES SUR LA FAUNE SAUVAGE, SOUVENT DÉRANGÉE, PARFOIS POURCHASSÉE... PARTONS À LA RENCONTRE DES ACTEURS DE TERRAIN ET DES INITIATIVES QUI ÉMERGENT AFIN DE RENDRE LA COHABITATION ET LA COEXISTENCE PLUS DOUCE. CRÉONS, TESTONS, RÉINVENTONS DES PRATIQUES PLUS RESPECTUEUSES DE LA FAUNE SAUVAGE DE MONTAGNE POUR NOUS PERMETTRE DE DÉPASSER LES GUERRES DE POSITIONS INTELLECTUELLES ET MORALES QUI SÉPARENT LES HOMMES ET LES ÉLOIGNENT DE LEUR LIEN AU VIVANT.

3



PRATIQUES SPORTIVES ET FAUNE SAUVAGE : MIEUX COMMUNIQUER POUR MIEUX PROTÉGER

Par Claire Bicrel - Adhérente de Mountain Wilderness

Pour protéger la faune montagnarde, les initiatives de Mountain Wilderness et de ses partenaires ne datent pas d'hier. L'idée que la méconnaissance (plus que la volonté de porter atteinte au milieu naturel) est à l'origine de bien des erreurs de comportement des pratiquants de sports outdoor a donné naissance à de nombreuses actions pour informer, faire connaître les espèces et conseiller sur les bonnes pratiques à adopter. Hier comme aujourd'hui, les expériences de communication se sont succédées pour tenter de changer les comportements, mais la route est encore longue.

NEIGE SAUVAGE MOUNTAIN WILDERNESS SUISSE, 2008

Visant un public jeune, ce projet d'éducation à l'environnement a été élaboré en coopération avec des professionnels de tous bords (alpinistes, gestionnaires de la faune sauvage, acteurs du tourisme et enseignants). Un kit de jeu et d'activités pour les camps de neige et un dépliant proposent d'apprendre à reconnaître de manière ludique et pratique les espèces montagnardes (en étudiant notamment les silhouettes et empreintes d'animaux : perdrix des neiges, tétras-lyre, lièvre variable, bouquetin, chevreuil, etc.). Cet outil permet une meilleure compréhension de la vulnérabilité des espèces sauvages et les risques de dérangement lors d'une sortie en ski hors-pistes, raquettes ou d'un vol en parapente. L'hiver est une période de repos pour les animaux ayant du mal à trouver de la nourriture durant cette saison. S'ils sont dérangés durant cette période, fuir leur demandera dix fois plus d'énergie qu'à la normale. Si cela arrive trop fréquemment, ils pourront mourir d'épuisement. Insistant notamment sur les lieux d'habitat des espèces que l'on va rencontrer aux différents étages montagnards au fil de sa balade et sur les modes de vie des animaux concernés, ce matériel cherche à élargir le regard sur l'environnement dans lequel le pratiquant évolue. De simple « terrain de jeu », cet environnement se transforme, grâce à une meilleure connaissance, en un milieu vivant, riche et fragile.

En découlent logiquement des recommandations pour préparer sa sortie et adopter les bons réflexes : éviter les zones de forêt (refuge, en particulier, du Grand Tétrás) et leur lisière en début et fin de journée, rester dans les sentiers tracés ou évidents ou encore faire de larges crochets autour des surfaces déneigées et des zones rocheuses...

BE PART OF THE MOUNTAIN ALPARC, 2018

En mars 2016, ALPARC (Réseau alpin des espaces protégés), ASTERS (Conservatoire d'espaces naturels Haute-Savoie) et le Parc naturel régional des Bauges organisaient un séminaire international portant sur la perturbation de la faune sauvage par les sports d'hiver. Cette problématique est commune à tous les territoires alpins et malgré les actions existantes, fédérer les acteurs, partager les expériences et communiquer est plus que jamais nécessaire.

C'est pourquoi ALPARC a développé, suite à cet événement, le projet WeWilde (We respect Alpine Wildlife), à l'initiative de la campagne de communication « Be Part of the Mountain¹ ». Parmi les outils visant à convaincre les pratiquants à se comporter de manière responsable et à éviter de skier dans les zones sensibles, le site internet www.bepartofthemountain.org rassemble l'information et contribue à la visibilité des nombreuses initiatives existantes. On peut notamment y trouver des vidéos mettant en scène des sportifs "ambassadeurs" de la démarche tels que les skieurs Aurélien Ducroz (champion du monde de freeride) ou encore Pierre Tardivel (alpiniste et skieur extrême).

Chacun est invité à devenir ambassadeur *Be Part of Mountain* à sa manière, en adoptant les bons gestes et en rejoignant la communauté sur les réseaux sociaux avec le [#bepartofthemountain](https://twitter.com/bepartofthemountain). Le message est simple : la bonne santé de la nature est vitale pour l'Homme et il est indispensable d'y porter attention et de la préserver pour les générations futures.

1 - "Devenez partie prenante de la nature"

RESPECTER C'EST PROTÉGER VORALBERG, 2003 OFFICE FÉDÉRAL DE L'ENVIRONNEMENT ET CLUB ALPIN SUISSE, 2009-2016

Cette campagne, initiée par le land autrichien du Vorarlberg, a été reprise à l'hiver 2009/2010 par l'Office fédéral de l'Environnement, le Club alpin suisse et de nombreux partenaires dont Mountain Wilderness Suisse, regroupés dans l'association Nature & Loisirs (voir liste sur le site : natur-freizeit.ch).

La démarche s'appuie sur la définition de sites de protection de la faune et de "zones de tranquillité" dont l'accès est interdit légalement durant certaines périodes de l'année (ou toute l'année) afin de protéger mammifères et oiseaux sauvages du dérangement. Lorsque ces zones sont accessibles, elles le sont de manière limitée pour les activités de loisirs, en respectant un itinéraire obligatoire par exemple.

Respecter c'est protéger propose également une carte interactive de l'ensemble des zones de tranquillité et des zones de protection de la faune en Suisse, permettant de planifier à l'avance les randonnées à ski ou en raquettes à neige en respectant le milieu naturel. Ces cartes pour des périmètres de 10x10km peuvent être téléchargées depuis chez soi et utilisées ensuite hors connexion. Elles permettent également d'importer des itinéraires personnels, puis de les partager sur les réseaux sociaux. La dernière évaluation de ce projet¹ a permis de mesurer l'impact de cette campagne, en particulier chez les freeriders, la prise de conscience et les modifications de comportements. Néanmoins, elle a aussi mis en lumière que, pour ce public de freeriders, la nature passe au second plan et qu'au lieu de donner des informations détaillées sur la faune, fournir des règles de comportements claires et simples était davantage générateur d'effets.

D'autre part, les mesures de canalisation ne doivent pas concerner uniquement les loisirs de neige. Celui qui pratique la randonnée, l'escalade, le canoë, le parapente, le VTT ou la baignade en rivière évolue aussi dans des biotopes de grande valeur.

1 - Étude Demoscope, avril 2016 et enquête WSL

BIODIV'SPORTS DE MONTAGNE LIGUE DE PROTECTION DES OISEAUX, 2018

Le projet est parti du constat que, même si les pratiquants de sports de nature prennent conscience des enjeux environnementaux et que les initiatives locales émergent, il n'existait pas d'outil pratique pour valoriser ces démarches et apporter une information globale. Ce manque d'informations ne permettait pas une véritable prise en compte de la fragilité des milieux dans les pratiques sportives, alors même que les pratiquants y étaient sensibles. C'est de ce constat qu'est née la volonté de créer et diffuser un outil qui réponde à ces besoins, via le projet Biodiv'Sports de montagne, coordonné par la LPO avec le soutien de nombreux partenaires, dont Mountain Wilderness France¹.

Ce projet a notamment abouti à la création d'une base de données recensant d'un côté les initiatives existantes (zones sensibles établies au préalable grâce à une démarche de concertation et zones réglementaires ayant un impact sur une pratique sportive mises en place dans le cadre de politiques publiques de protection de l'environnement²), et de l'autre renvoyant les données collectées à des communautés de pratiquants adhérentes, telles que Camp to Camp, IGN Rando ou Geotrek qui recensent des itinéraires en milieu naturel.

Grâce à ces nouveaux outils et plateformes numériques ainsi qu'au réseau créé entre les partenaires, défenseurs, communautés et pratiquants de sports de nature, Biodiv'Sports de montagne permet aujourd'hui de concilier la protection des espèces et les multiples pratiques sportives de nos montagnes (vol libre, escalade, alpinisme, ski de randonnée, raquettes, trail, etc.)

1 - Plus d'infos sur biodiv-sports.fr

2 - Et avec des espaces pilotes au départ du projet : le massif de la Chartreuse (Charmant Som et Chamechaude - PNR), le massif des Bauges (PNRB), le Parc national des Écrins (vallée de l'Oisans) et Combe Madame (réserve de Belledonne), massif du Vercors (PNRV).

PRODUIRE LA CONNAISSANCE NÉCESSAIRE À L'AMÉLIORATION DES MOYENS DE PROTECTION DES TROUPEAUX

Par Jean-Marc Landry - Biologiste et éthologue, IPRA¹

DIFFICILE D'ENVISAGER DE PROTÉGER LES TROUPEAUX SANS UNE CONNAISSANCE POINTUE DU LOUP. GRÂCE À UN TRAVAIL DE TERRAIN EN COLLABORATION AVEC LES ÉLEVEURS, JEAN-MARC LANDRY ET SON ÉQUIPE PRODUISENT DE LA CONNAISSANCE AXÉE NON-SEULEMENT SUR LE PRÉDATEUR MAIS AUSSI SUR LES TROUPEAUX ET LEURS MOYENS DE PROTECTION. CE TRAVAIL DE RECHERCHE S'ACCOMPAGNE DE FORMATIONS, DE CONFÉRENCES, DE PUBLICATIONS SCIENTIFIQUES ET DE FILMS DESTINÉS AUX PROFESSIONNELS ET AU GRAND PUBLIC AFIN DE DIFFUSER CE SAVOIR.

DÉCONSTRUIRE CERTAINES IDÉES REÇUES

Il est important de souligner que les loups ne viennent pas « en expédition » dans le système agropastoral. Ils y vivent. Si pour la moitié des événements observés, le loup a un impact sur les activités pastorales (attaques, dérangements), pour l'autre moitié, sa présence n'a aucune incidence. Les loups dorment, jouent, passent à côté des troupeaux sans nécessairement s'y intéresser et rentrent au site de rendez-vous².

Le loup est encore bien souvent perçu comme un « super-prédateur ». C'est sans prendre en compte la diversité des profils d'individus : à l'image de l'espèce humaine, certains loups sont moins débrouillards que d'autres. Déconstruire les idées reçues permet de penser de manière plus efficace la protection des troupeaux. En effet, il est crucial de considérer le loup non pas comme une espèce homogène mais comme une somme d'individus aux profils extrêmement divers. Si certains peuvent être effrayés par une clôture électrifiée ou un simple filet, d'autres, plus téméraires, n'hésiteront pas à les franchir d'un bond.

La défense la plus efficace reste l'utilisation de chiens de protection. Il paraît ainsi nécessaire d'étudier les interactions entre ces derniers et les loups, souvent plus complexes que ce que l'on peut imaginer. Si 71 % de ces situations sont agonistiques³, il arrive dans certaines conditions que les deux espèces en viennent à se tolérer. Prendre en compte ces constats et varier les profils dans la composition du groupe de chiens (en fonction de leurs races mais aussi de leurs personnalités) permettrait d'assurer une meilleure protection au troupeau.

TRAVAILLER AVEC LES ÉLEVEURS ET LES BERGERS

On entend souvent que, quoi que l'on fasse, les moyens de protections sont à terme inefficaces. Pourquoi alors perdre son temps avec des chiens, des clôtures et des bergers ? Il faut rappeler que ces dispositifs fonctionnent dans la majorité des cas. Il n'est évidemment pas raisonnable d'espérer une prédation totalement nulle, les particularités des terrains montagnards ou de plaine ne s'y prêtant pas. Il ne faut pas pour autant minimiser l'impact de ces attaques sur des cheptels situés sur des foyers de prédation et leurs conséquences en termes de souffrance pour les éleveurs et les animaux. Les équipes de l'Institut pour la Promotion et la Recherche sur les Animaux de protection (IPRA) sont les premiers témoins de ce qu'ils vivent en étudiant les attaques sur le terrain avec du matériel spécifique (pièges photographiques et caméras thermiques entre autres).

Certains éleveurs, ayant compris l'intérêt pratique de ces recherches, sont de plus en plus nombreux à collaborer. Cela n'efface néanmoins pas les pressions d'autres éleveurs, syndicats ou associations, qualifiant les chercheurs de l'IPRA de « pro-loups » et leurs recherches de « propagande mensongère ».

LE LOUP, AMBASSADEUR D'AUTRES PROBLÉMATIQUES

L'espoir est cependant permis : si l'on arrive à régler un conflit aussi clivant et polémique que celui du loup, alors peut-être serons-nous capables de gérer d'autres problématiques de disparition de la faune, de destruction de la nature, etc. Donner les moyens à ces chercheurs de produire de la connaissance ou, à minima, les soutenir moralement, peut permettre de créer le déclic salvateur sur notre rapport au vivant. Le loup ne représente-t-il pas finalement une formidable opportunité pour questionner nos aspirations pour notre futur et celui des générations futures ?

Aller plus loin : www.fjml.life | www.ipra-landry.com

1 - Jean-Marc Landry fonde en 1997 l'IPRA (Institut pour la Promotion et la Recherche sur les Animaux de protection) puis la Fondation Jean-Marc Landry en 2017. L'objet de ses recherches : trouver une voie de cohabitation entre le milieu agro-pastoral et le loup.

2 - Lieux utilisés l'été pour l'élevage des jeunes et l'intégration sociale au groupe - Office Français de la Biodiversité.

3 - Ensemble des conduites liées aux confrontations et rivalités entre individus.

ALPAGE DU SAUT DU LAIRE - CHIEN DE PROTECTION © RODOLPHE PAPET (PARC NATIONAL DES ECRINS)



« LA NATURE PORTE EN ELLE TOUTES LES RÉPONSES »

ENTRETIEN AVEC JEAN-MICHEL BERTRAND, RÉALISATEUR



© ROBERT CHEVALIER (PARC NATIONAL DES ECRINS)

DANS LA CONTINUITÉ DE SON PREMIER FILM LA VALLÉE DES LOUPS, JEAN-MICHEL BERTRAND VIENT DE RÉALISER MARCHE AVEC LES LOUPS, UNE AVENTURE QUI L'AMÈNE SUR LES TRACES DES JEUNES LOUPS SUBADULTES POUR COMPRENDRE COMMENT ILS QUITTENT LE TERRITOIRE QUI LES A VUS NAÎTRE.

JEAN-MICHEL, POURQUOI LE LOUP ET DANS L'OPTIQUE DE RACONTER QUELLE HISTOIRE ?

Le loup est un animal mythique, souvent instrumentalisé, fantasmé, politisé... J'ai trouvé intéressant de remettre un peu de bon sens au milieu de tout cela et surtout de m'extraire du commun de ce que l'on peut raconter sur cet animal.

Au gré de toutes les rencontres et débats qui ont eu lieu lors de l'accompagnement des projections de *La vallée des loups*, je me suis dit « *on n'est pas complet !* » : il faut raconter la dispersion de cette espèce, ces équilibres biologiques qui permettent aux loups de s'adapter et de s'auto-réguler.

Parler de la dispersion conduit inévitablement à parler des territoires et de leur partage. Non seulement le partage du territoire des loups entre eux, mais aussi des humains face à ce grand prédateur et donc au final de notre rapport à la nature sauvage. C'est cette histoire qui m'intéresse.

UNE PARTIE DU MILIEU PASTORAL VOUS A REPROCHÉ DE NE PAS MONTRER LES CONSÉQUENCES DE LA PRÉSENCE DU LOUP SUR LEUR ACTIVITÉ, POURQUOI ?

En premier lieu, parce que ce n'était pas du tout le sujet de mon film. Par ailleurs, quand j'ai choisi de parler des bergers, c'était épris du souhait de valoriser la noblesse retrouvée de ce métier, réhabilité en grande partie avec le retour du loup, donnant à nouveau au berger un rôle indispensable pour le bien des troupeaux. Je ne minimise cependant pas du tout la difficulté et la pression subies par le pastoralisme depuis le retour du prédateur. C'est une évidence : ça leur a changé la vie.

LE LOUP EST-IL VRAIMENT UN PRÉDATEUR SI CRUEL, COMME ON L'ENTEND BEAUCOUP ?

L'être humain s'accroche encore à des visions complètement obscurantistes qui datent des siècles passés, à l'heure où l'on brûlait les sorcières, où l'on clouait les chouettes aux portes des granges

et où l'on exterminait le gypaète barbu parce qu'il « enlevait les enfants ».

La « cruauté » des loups, si promptement mise en avant, n'est-elle pourtant pas comparable aux comportements de l'ensemble des êtres de la chaîne du vivant, êtres humains y compris ? La nature est composée d'équilibres millénaires. L'Homme est pourtant le seul être qui puisse faire en sorte que tout se casse la figure... Donc je trouve que c'est un peu fort de café de crier au loup, si j'ose dire, alors que l'on est en train de détruire des choses capitales à notre survie.

UN SUJET PLUS « GRAND » QUE LUI FINALEMENT ?

C'est bien pour ça que je parle du loup... c'est un symbole ! Le jour où l'on acceptera la cohabitation avec le loup, cela voudra aussi dire que l'on se comportera différemment avec d'autres prédateurs jugés plus « insignifiants » et plus largement, avec l'ensemble des animaux.

Il réside clairement chez l'humain un comportement de domination de la nature. Pourtant, j'ai l'intime conviction qu'elle porte en elle-même toutes les réponses aux questions fondamentales que l'on se pose. Nous sommes toujours aux prises avec cette mentalité qui consiste à mettre la nature au pas, à la carte. On oublie que dans la nature, qui dit proies, dit prédateurs...

ON EST D'ACCORD, MAIS DU COUP, QUELLES SONT LES SOLUTIONS ?

Elles viendront des gens de terrain qui accepteront la cohabitation. Des humains qui auront un peu d'humilité et qui essayeront de comprendre les grands phénomènes naturels de la planète.

Au niveau du pastoralisme, tuer une centaine de loups chaque année pour acheter une forme de paix sociale, c'est contre-productif ! En agissant de la sorte, nous induisons chez l'espèce des dispersions artificielles, des doubles reproductions, des subadultes opportunistes qui vont attaquer les troupeaux... Faire appel au bon sens, avoir sa péttoire, moi ça ne me gêne pas. Mais le fait de faire du chiffre avec cette envie de détruire des loups, ça non ! Et ça ne veut pas dire que c'est facile pour autant, ça ne veut pas dire qu'en claquant des doigts on peut se protéger des loups. Les choses ne sont pas manichéennes.

ET MAINTENANT ?

Je continue de creuser ce sillon. Il y a du boulot. Mais je sens que le grand public est en avance sur son temps. Il faut continuer à mettre la pression, ne rien lâcher !

MARC PEYRUSQUÉ

© VINCENT MUMIER

PAR ALOÏS DELASALLE / COORDINATEUR DES PUBLICATIONS

VIVRE AVEC L'OURS QUAND ON EST BERGER

Quasiment décimé, l'ours brun est réintroduit dès 1996 dans les Pyrénées avec les femelles Ziva et Melba. Plus de 20 ans après, on estime la population d'ursidés à une cinquantaine d'individus. Cette présence révèle un partage de la montagne parfois difficile entre l'animal, les éleveurs et les bergers présents sur ces territoires.

UN TRAVAIL PARFOIS RUDE, DANS LES MONTAGNES PYRÉNÉENNES

Marc Peyrusqué est berger dans la vallée pyrénéenne d'Aspe avec sa compagne Mireille Bonhomme. Le couple se déclare « pro-ours », de quoi faire grincer certaines mâchoires ou... attiser notre curiosité. Avant d'être berger, Marc était ouvrier, tourneur. Il vivait en appartement. 30 ans ont passé, Marc travaille désormais au grand air de la montagne à la ferme du Priou, avec quelques 250 brebis. Des conditions parfois rudes, mais « sans avoir de patron au cul » souligne Marc, un brin provocateur. Il paraît utile d'indiquer que même s'il se déclare pro-ours, Marc n'est pas franchement d'accord pour qu'ils mangent ses brebis. Pas question pour autant de voir ce grand prédateur, intimement lié aux montagnes pyrénéennes, disparaître. Pour protéger ses animaux, il travaille et emploie des bergers. En effet, la tendance dans les Pyrénées est de laisser les brebis en liberté sans présence humaine constante et d'exercer une profession d'éleveur. Selon lui, un laisser-faire parfois intentionnel de la part des « anti-ours », qui mènerait aux « cartons » dans les troupeaux.

L'OURS : UNE OPPORTUNITÉ ?

L'été, Marc garde 750 bêtes en plus des siennes. En effet, 3 éleveurs lui confient leurs troupeaux, moyennant rémunération. Des éleveurs majoritairement anti-ours, mais chacun y trouve son compte : « on en parle pas beaucoup, on a pas trop intérêt à se disputer » entre voisins. Si les aides ont fait flamber le cours du chien de protection, passant parfois d'une cinquantaine d'euros à 400 euros, elles permettent à Marc de bénéficier de subventions qui assurent 80 % du salaire de ses employés. Le grand prédateur, en obligeant les bergers à rester auprès des troupeaux, permet également une optimisation du territoire de montagne, grâce à une répartition des brebis aux endroits les plus propices au pâturage. En résulte alors, finalement, une meilleure saison économique.

À la ferme du Priou, le prédateur, on en fait tout un fromage. Telle une marque de fabrique, l'empreinte d'une patte d'ours orne ce dernier. Un geste plus symbolique que marketing car Mireille et Marc ne vendent qu'en direct, à des clients ayant déjà connaissance, pour la plupart, de leur positionnement favorable à la réintroduction de l'ours.

FAIRE AVEC ET S'ADAPTER

Marc compte également sur la capacité des bergers à adapter leurs moyens de protection. Jusqu'à présent, Marc n'a jamais vraiment eu à faire les frais de l'ours. Il l'a croisé une fois, a subi quelques attaques, mais ses chiens de protection ont su faire leur boulot. S'il ne le craint pas beaucoup, il redoute néanmoins l'arrivée du loup. La cohabitation se fera, bien sûr. Mais elle sera moins tranquille avec ce prédateur encore trop imprévisible. Redoubler de vigilance, varier les techniques de protection... Les patous sont utiles, certes, mais nécessitent du temps et de l'investissement. En effet, ces derniers peuvent créer autant de dégâts dans un troupeau qu'un ours ou qu'un loup s'ils ne sont pas élevés correctement. A ceci s'ajoute la problématique des chiens de randonneurs, non habitués aux troupeaux. Marc plaisante : « On espère un peu de concurrence entre le loup et l'ours, s'ils pouvaient régler leurs comptes entre eux... ».

1 - Données 2019 - Office national de la chasse et de la faune sauvage.



POUR ALLER PLUS LOIN

Et si on pensait aux animaux ?

FRANÇOIS MOUTOU, ÉDITIONS POMMIER, OCTOBRE 2018

Les grands cerfs

CLAUDIE HUNZINGER, ÉDITIONS GRASSET, AOÛT 2019

Croire aux fauves

NASTASSJA MARTIN, ÉDITIONS GALLIMARD, OCTOBRE 2019

Manières d'être vivant

BAPTISTE MORIZOT, ÉDITIONS ACTES SUD,
COLLECTION « MONDES SAUVAGES », JUIN 2020

La panthère des neiges

SYLVAIN TESSON, ÉDITIONS GALLIMARD, OCTOBRE 2019

Vivre avec des animaux "à problème".

Le cas du loup et du sanglier dans les Alpes françaises.
CORALIE MOUNET, REVUE DE GÉOGRAPHIE ALPINE, 2008

Expertise scientifique collective sur le loup en France

ONCFS ET MNHN, 2017

Controverses, médiation socio-scientifiques

et enjeux publics dans les territoires de montagne

ATELIER D'ÉTUDIANTS DE MASTER EN COMMUNICATION ET CULTURE SCIENTIFIQUES ET TECHNIQUES, PILOTÉ PAR MIKAËL CHAMBRU, 2019

La réintroduction de l'Ours dans les Alpes françaises ou l'histoire d'une tentative avortée

GEORGES EROME, PUBLICATION LPO RHÔNE-ALPES,
COLLOQUE FÉVRIER 2012

Apollons d'Auvergne et des Alpes : la recherche s'en mêle

GREGORY GUICHERD, WWW.POLE-INVERTEBRES.FR, 2019

Impact des changements climatiques sur les écosystèmes alpins : comment les mettre en évidence et les prévoir ?

NIGEL G. YOCCOZ, ANNE DELESTRADE ET ANNE LOISON,
REVUE DE GÉOGRAPHIE ALPINE, 2010

Chiens de protection et randonneurs : besoin d'un décodeur ?

FILM DOCUMENTAIRE, JÉROME BOUVIER, IPRA-DREAL, 2019

Marche avec les loups

FILM DOCUMENTAIRE, JEAN-MICHEL BERTRAND, JANVIER 2020

www.creamontblanc.org

www.ipra-landry.com

www.vincentmunier.com

/ RETROUVEZ DES LIENS ET DOCUMENTS COMPLÉMENTAIRES
SUR NOTRE SITE INTERNET **WWW.MOUNTAINWILDERNESS.FR**

Merci à nos partenaires pour leur soutien



Je protège la montagne avec  mountainwilderness

Nom, prénom

Adresse

.....

Mail

Tél.

Vous bénéficiez d'un droit d'accès et de rectification à faire valoir auprès de Mountain Wilderness.

Adhésion "petit budget" : 10 € (3 € après déduction fiscale)

Adhésion "classique" : 40 € (13 € après déduction fiscale)

Adhésion "soutien" : 80 € (26 € après déduction fiscale)

Don : €

Paiement par chèque à libeller à l'ordre de Mountain Wilderness

Paiement par prélèvement automatique (merci de compléter les formulaires disponibles sur notre site Internet / Rubrique Adhérer)

Chaque adhésion légitime nos actions, nous donne plus de sérénité financière et assure une plus grande capacité de travail. En adhérant à Mountain Wilderness, vous pourrez participer aux actions de l'association et recevrez nos publications :

Format papier Format numérique

À RETOURNER À
mountain wilderness France
5 place Bir Hakeim 38 000 Grenoble
04 76 01 89 08
contact@mountainwilderness.fr

ADHÉREZ EN LIGNE SUR
www.mountainwilderness.fr

MOUNTAIN WILDERNESS
ASSOCIATION NATIONALE
DE PROTECTION DE LA MONTAGNE

OUVERTE À TOUS LES AMOUREUX DE LA MONTAGNE, MOUNTAIN WILDERNESS SOUTIEN UN RAPPORT À LA MONTAGNE FONDÉ SUR LE RESPECT DES HOMMES ET DE LA NATURE. POUR CELA, LES ACTIONS DE L'ASSOCIATION VISENT À :

- / VEILLER AU MAINTIEN DES ÉQUILIBRES NATURELS,
- / REMETTRE EN CAUSE LES PRATIQUES DÉRAISONNABLES,
- / PROPOSER DES APPROCHES DOUCES DE LA MONTAGNE,
- / SOUTENIR UNE ÉCONOMIE MONTAGNARDE DIVERSIFIÉE.

RECONNUE D'UTILITÉ PUBLIQUE ET AGRÉÉE PROTECTION DE L'ENVIRONNEMENT, L'ASSOCIATION TRAVAILLE POUR FAIRE ÉVOLUER LES COMPORTEMENTS VIS-À-VIS DE LA MONTAGNE AU MOYEN D'ACTIONS SUR LE TERRAIN, DE PUBLICATIONS EXPERTES ET DE RELATIONS AUPRÈS DES ACTEURS POLITIQUES, ASSOCIATIFS ET ÉCONOMIQUES.

INDÉPENDANTE DES PRESSIONS FINANCIÈRES ET POLITIQUES, MOUNTAIN WILDERNESS DÉFEND UNE APPROCHE GLOBALE DE LA MONTAGNE DANS LAQUELLE "PRÉSERVATION DU MILIEU NATUREL" ET "AMÉLIORATION DE L'ÉCONOMIE" CONSTITUENT LE MÊME DÉFI.

